

MARCHER, CREER ?

A l'occasion des rencontres et débats « Art espace public » proposés par le Master Projets Culturels dans l'Espace Public, Paris I, La Sorbonne *, nous avons assisté à un volet consacré à la marche : « La ville comment ça marche ? » organisé par Clotilde Fayolle et Aurélie Burger.

Exposés et débats fort intéressants, desquels nous avons principalement retenu deux grands axes de réflexion ; d'une part, la question de la pertinence de l'art dans l'espace public, d'autre part, la dimension subversive de la marche dans des sociétés ultra productives. Partant du constat qu'aujourd'hui, la ville n'est plus un récit, nous voyons émerger une nouvelle figure du flâneur et de nouvelles formes de restitution. Sarah Harper a été généreusement invitée à présenter le projet WitnessN14 dans l'amphithéâtre Richelieu, inscrivant sa démarche artistique dans le débat contemporain. « Je marche pour m'arrêter », commença-t-elle, « et je relie ces points d'arrêt par la mise en œuvre d'un mythe, celui d'une route qui n'existe plus ».

Il apparaît en effet que l'expérience de la marche transforme le rapport au temps et à l'espace. La lenteur déploie l'imaginaire des lieux. L'horizon infranchissable inscrit le marcheur dans l'infini ; l'infini des possibles, l'infini des perceptions, l'infiniment grand coexiste avec l'infra mince (pour reprendre T. Davila citant Duchamp), pendant la marche laborieuse, la notion d'événement surgit d'un presque rien. Ce qui est anodin dans un déplacement intentionnel ponctue au contraire l'errance comme un accident. Je me souviens d'une journée de marche caniculaire le long de la quatre voies, nos corps poisseux, épuisés et inquiets avançaient machinalement, notre but se dissolvait pas à pas. Nous étions coincés entre deux sorties, une quinzaine de kilomètres qui prendraient dix minutes en voitures, nous ont pris plusieurs heures ... segments interminables ; les voitures passaient trop vite, tous les moteurs semblaient se ressembler d'abord, tous les sons s'englobaient dans un ronronnement monotone et désagréable, quand tout à coup, le tic tac d'un carburateur mal réglé, un oiseau dans un buisson, un gant de jardinier par terre, une tache rouge sur un mot envolé, un morceau de caoutchouc brûlé échoué, une moissonneuse au loin remuant la poussière des champs, une publicité pour « Adventure Land » quelque part à la prochaine sortie sûrement, des débuts d'histoires, des intrigues pour romanciers, des énigmes rassurantes pour le marcheur qui n'est plus perdu sur la quatre voies : **des signes**. (V. Gombrowicz, *Cosmos*)

On appelle cela aussi la poésie du banal, toutes ces amorces de fictions qui indiquent la vie et que l'on perçoit en chemin, sur des flux parallèles, pas de science fiction ici, mais des points de signification abandonnés, comme un bout de bois recraché par la mer. Le rien devient tout, et la marche trouve son sens ; elle nous apprend à être au monde d'une nouvelle manière, et nos collectes amorcent un archivage de non-événements qui pourraient s'articuler en cosmologie, et par suite, se restituer dans une **cartographie** nouvelle. D'ailleurs, on peut considérer que toutes les productions artistiques inhérentes à la marche sont des cartes de route, pas un plan pour se repérer, mais une forme de mise en espace des archives de la marche. Nous discuterons plus loin des possibilités d'écriture qui en découlent.

Le marcheur créateur archive donc, d'une manière ou d'une autre et tend à formaliser sa collecte, pour s'adresser à un public. Au cours du projet WN14, nous collectons des témoignages de vie au même titre que des objets trouvés, tels des fragments égarés, pièces éclatées d'un puzzle dont la route a la clef. Car notre fil conducteur est bien la route. Si la théorie de la dérive déjoue volontairement l'autorité de la carte, Sarah Harper s'inscrit à première vue dans le processus inverse, il s'agit pour elle, au contraire de suivre très méthodiquement un axe sur un plan ; cela dit, il y a dérive au sens où elle chemine de petites histoires en rencontres, et d'un habitant à un autre, au grés de la marche et des hasards. D'ailleurs, puisque la route n'est plus la voie pour Rouen, s'obliger à la suivre, pousse à faire des détours (ex. marcher à travers champs pour relier deux points de la Chaussée Jules César). Tout bien réfléchi, cette démarche entre dans l'ordre de l'**absurde** (engagement politique contestataire cf. Jean-Yves Jouannais, *L'idiotie*), car le postulat que la N14 serait la route de Rouen est résolument anachronique. Cela est absurde et donc politique de défendre cet axe puisqu'il ne correspond plus à la voie d'usage ; Sarah Harper relie des fragments ; fragments de route et fragments d'histoires de voisins.

WitnessN14 fait des ponts, tisse des liens à partir d'une réalité éclatée. Triple mise en abîme du caractère protéiforme de l'urbanisation : une collecte multimédia, sur une route segmentée, pour

une restitution kaléidoscopique. Implication formelle de cette notion également dans la proposition d'une fiction : l'archéologie d'un chemin vernaculaire ramassée selon plusieurs degrés de subjectivation. De même que nous constatons des glissements de la route et des transmissions de formes entre les époques, les créations déploient plusieurs niveaux du réel si l'on peut dire. En somme, WitnessN14 travaille à l'élaboration d'un mythe fictif (R. Barthes, *Mythologies*) : déjouer les représentations collectives pour proposer une nouvelle image au monde. Faire semblant, comme un nouveau western, que la N14 est encore la route de l'Ouest.

JD

Rdvz du 9-13 avril 2008,
Première étape « WitnessN14
l'Avant Rue
134, rue de Tocqueville
Paris 17^{ème}